

Le recours à la raison dans l'affirmation de la foi

C'est en prolongement de l'étude sur l'autorité en matière de foi, pour l'individu et dans l'Eglise, que le sujet de l'apologétique a été proposé. Certains, dans l'histoire, ont mis en avant l'autorité de la tradition, du magistère. La Réforme a remis en honneur l'autorité des Ecritures. D'autres ont invoqué ou mis en oeuvre, de manières diverses, la raison comme autorité.

La question du recours à la raison n'est pas l'unique problème que l'on pose en apologétique. Il s'agit d'un problème parmi les principaux, mais non pas le seul.

L'apologétique

Je commence par clarifier la notion d'apologétique. Le terme vient du grec. Le NT emploie à plusieurs reprises le terme « apologia » dans le sens d'un discours ordonné, sensé, raisonné, visant à justifier une position - un homme aussi -, à défendre contre des accusations, à induire un choix favorable. L'apôtre Paul peut dire qu'il est établi pour l'apologie de l'Evangile (Ph 1 :16), pour délivrer un discours destiné à persuader ses auditeurs, à les mener à la foi.

Un autre usage du terme est particulièrement intéressant, dans un verset qui touche bien le point central de notre sujet. Il se trouve dans la première épître de Pierre, au chapitre 3. L'apôtre dans le contexte, exhorte à la patience et à la pureté dans la conduite. Les chrétiens auxquels il s'adresse sont dans une situation d'hostilité ambiante, ils sont déjà persécutés, c'est comme une « fournaise qui les atteint ». Ils ne doivent pas en être surpris, mais plutôt se considérer heureux de souffrir pour la justice ; si on les maltraite parce qu'ils ont bien agi, c'est un honneur que le Seigneur leur fait. « Sanctifiez dans votre coeur Christ le Seigneur », leur dit l'apôtre (3 :15). Pierre reprend ici une formule du prophète Esaïe, qui signifie « donnez au Seigneur la place qui lui revient, la place du Dieu Très Saint ». Il l'applique au Christ, le Seigneur, pour les encourager à ne pas craindre de lui donner tout l'honneur qui lui revient, jusqu'au tribut de leur vie dans la persécution. « Soyez toujours prêts à l'apologie¹ devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. Mais faites-le avec douceur et respect, en ayant une bonne conscience afin que, sur le point même où l'on vous accuse, ceux qui injurient votre bonne conduite dans le Christ soient pris de honte. » (1 Pi 3 :15-16) Pierre invite ici à l'apologie « contre », ou « à l'égard de » quiconque demande « raison », demande « des comptes »² des choix faits par les chrétiens : pourquoi espérez-vous comme vous le faites ? pourquoi investissez-vous toutes les ressources de votre vie dans cette direction ? Nous devons être, d'après l'exhortation de Pierre, prêts à délivrer un discours qui défend le choix que nous avons été conduits à faire, à donner ainsi « raison » de l'espérance qui est en nous.

C'est la tâche même de l'apologétique, et l'on constate ici qu'elle met en cause l'usage de la « raison ». On peut valablement traduire ainsi le terme qu'emploie Pierre dans l'original. Dans le Nouveau Testament, on constate que les apôtres, pleinement inspirés par le Seigneur – ils ne risquaient pas, eux, de faire de « bavures » lorsqu'ils parlaient en son nom³ ! - conduits par l'Esprit, les apôtres ont fait de l'apologétique. Ils ont bâti des discours qui font appel, à certains égards, à des arguments, et

¹ C'est le substantif que Pierre emploie, terme qui désigne un discours comme celui que pouvaient prononcer un avocat, un homme politique, ou un philosophe à l'appui de ses thèses .

² Le mot peut se traduire par « raison » ou par « compte ».

³ Ils étaient faillibles dans leur conduite personnelle, mais dans leur enseignement d'apôtre, ils étaient conduits par l'Esprit.

ceci en vue de conduire leurs auditeurs à la foi, ou de les confirmer dans leur foi s'ils étaient déjà gagnés.

Survol historique

Les chrétiens des premiers siècles ont suivi cet exemple. L'apologétique a été considérée comme une activité d'importance primordiale. Les premiers théologiens, au 2^e siècle, ont été des apologistes. Ceux qui, les premiers, se sont appliqués à réfléchir systématiquement, à présenter la foi chrétienne de manière ordonnée, ne l'ont pas fait comme professeurs de dogmatique, pour la formation des futurs pasteurs, mais l'ont fait comme défenseurs du christianisme contre les accusations des païens, comme explicateurs, « persuadeurs » de ceux auxquels ils voulaient s'adresser. On peut ici mentionner Justin Martyr, qui était philosophe avant sa conversion au christianisme, et qui sans doute est le principal des apologistes du 2^e siècle, au sein de ceux que l'on appelle les « Père apologistes ». Par la suite, la nécessité de l'apologétique n'a pas été mise en doute, pendant très longtemps. Il est vrai qu'on l'a beaucoup moins pratiquée à partir du moment où le christianisme est devenu religion d'état, à la fin du 4^e siècle. A cette période, les personnes qui n'étaient pas d'accord avec la foi, soit émigraient, soit dissimulaient leur désaccord : il ne semblait donc pas nécessaire de développer tout un discours pour persuader de venir à la foi. Le baptême des enfants était devenu courant, tout le monde était considéré automatiquement comme chrétien. Sans nier l'utilité de l'apologétique, on la pratiquait beaucoup moins.

Dans les temps modernes, il y a eu plusieurs mouvements pendulaires, lorsque la raison est devenue la « reine » de la culture européenne, au début du 18^e Siècle. On note d'abord une tendance très forte des théologiens chrétiens à investir leurs forces dans une apologétique faisant appel de plus en plus exclusivement à la raison. Tout le monde était d'accord pour dire : « Il faut suivre la raison, voilà la vraie liberté, la dignité de l'homme ! » On s'est alors efforcé de montrer que le christianisme est conforme à la raison. Cela s'est fait non sans difficultés, non sans la tentation pour certains de retrancher du christianisme ce qui ne leur paraissait pas conforme à la raison. Le très grand philosophe Emmanuel Kant, au 18^e S, a écrit un livre dont le titre est à lui seul très significatif : « La religion dans les bornes de la simple raison. » Voilà ce qu'il voulait promouvoir. En fait, un christianisme vidé de l'essentiel de sa substance, à nos yeux. Mais c'est très représentatif de l'époque : tout le monde se référait à la raison. Peu après, lors de la Révolution française, on a même organisé un culte de l'Etre Suprême et de la déesse Raison. On s'est servi d'une jolie femme, une courtisane, dans les cortèges que l'on a organisés à Paris, pour qu'elle représente la déesse Raison. C'est au nom de la Raison que l'on a fait la Révolution.

Ceux qui tentaient de persuader leurs contemporains, au 18^e Siècle, ont facilement mis l'accent sur une apologétique purement rationnelle. La réaction est venue ensuite. Elle est venue, déjà, dans la grande vague du romantisme, qui a exalté ce qui ne paraît pas rationnel dans l'existence humaine : le jaillissement de la vie, l'intuition, le mouvement subjectif. Mais sans doute, la pointe extrême de la contestation du bon droit de l'apologétique au nom de ces nouvelles idées, contre la raison, se trouve dans la pensée existentialiste et chez les théologiens influencés elle : Kierkegaard, très grand penseur du 19^e S, dit quelque part que celui qui a inventé les « preuves rationnelles de l'existence de Dieu », a été un nouveau Judas ! Il a, lui aussi, trahi, mais cette fois, par le baiser de la bêtise. Kierkegaard a opposé une foi fondée sur un calcul rationnel à la « vraie foi », celle qui se risque, qui est comme un « saut dans le vide », malgré les probabilités opposées. Il ne pouvait donc pas admettre l'idée de preuves rationnelles en faveur de la foi. Il a fortement imprimé sa marque sur des penseurs de notre siècle : Gabriel Marcel, penseur existentialiste catholique français, a pu dire que « la théodicée, c'est l'athéisme. » Pour les penseurs catholiques, la « théodicée » désigne l'ensemble des efforts de démonstration rationnelle concernant Dieu. Du côté protestant, Karl Barth a tonné contre l'apologétique. Il y a eu toute une période, surtout en première partie du 20^e siècle, où le climat général a été foncièrement hostile à l'idée même de l'apologétique, contrairement à la tradition ancienne dans l'histoire de l'Eglise.

Les Evangéliques en ont été touchés. Chez eux, l'hostilité à l'apologétique rejoignait des thèmes issus du piétisme. Ce mouvement spirituel est né au 17^e siècle, et il a beaucoup marqué une série de réveils, et donc notre héritage. Le piétisme a eu tendance à opposer le « cœur » et la raison. Les Evangéliques ont assez souvent accueilli favorablement ce discours anti-apologétique. Leur idée de la foi a souvent été que croire, c'est mettre la raison hors jeu, ne plus s'occuper de preuves ni d'arguments. Je me rappelle que même au Tabernacle, c'était une note que l'on pouvait percevoir. Vers 1950, un homme de Dieu assez remarquable venu de Grèce avait rendu visite aux chrétiens français (il est venu à Nogent, avait été reçu chez mes parents). Je me souviens de ma surprise d'adolescent de l'entendre dire : « Pour nous, l'apologétique est extrêmement importante. Nous consacrons très régulièrement nos réunions de semaine à des séries d'apologétique. » Pour moi, cela a été un petit choc. J'avais eu l'impression, dans l'atmosphère où je baignais, que l'apologétique était plutôt quelque chose de mal.

Les Evangéliques et l'apologétique

Il faut quand même dire, en considérant non pas la situation spécifiquement française, mais la situation des Evangéliques dans le monde, que c'est probablement dans le domaine de l'apologétique que les chrétiens évangéliques ont apporté du neuf au 20^e siècle. En dogmatique, dans l'explication de la doctrine elle-même, il y a certes eu des travaux, mais pas d'apports très originaux. Il n'y avait pas, non plus, à en avoir ! Il s'agissait, essentiellement, de maintenir. Mais en matière d'apologétique, il y a eu du neuf ! Certains apports ont été heureux, d'autres moins. Mais c'est quelque chose que l'on peut noter. Deux penseurs du début du siècle sont particulièrement importants : Abraham Kuyper (fondateur de l'Université libre d'Amsterdam, un homme au savoir encyclopédique, fondateur des Eglises Réformées Evangéliques aux Pays-Bas). Il a introduit des thèmes nouveaux, concernant la raison en particulier. Cela a été un progrès dans la compréhension de l'enseignement biblique. L'autre nom que l'on pourrait nommer est celui d'un écossais : James Orr (professeur d'apologétique à Glasgow, a défendu la véracité de l'Ancien Testament contre les théories libérales courantes, a écrit en faveur de la naissance virginale de notre Seigneur Jésus...). Après ces deux hommes, une autre génération a pris le relais : elle a commencé à se manifester entre les deux guerres, mais l'a surtout fait aux États-Unis après la deuxième guerre mondiale. Plusieurs tendances différentes, mais toutes se voulant en accord avec la doctrine la plus ferme de l'autorité de l'Écriture Sainte.

Du côté français, on ne peut pas dire que grand chose se soit fait en matière d'apologétique. On peut signaler Francis Schaeffer, qui a fondé l'oeuvre de l'Abri en Suisse romande, et a écrit une multitude d'ouvrages : il a été marqué par l'oeuvre des apologètes évangéliques mentionnés plus haut. Il a en quelque sorte vulgarisé le fruit de leur travail. Il n'a pas lui-même – à mon avis – créé du neuf quant au fond. Mais il a créé un langage pour faire passer l'apologétique, pour qu'elle ne reste pas dans le cercle des spécialistes, mais qu'elle touche les étudiants en recherche, en réaction, et qu'elle puisse ainsi véritablement « mordre » sur le public. Dieu lui a donné un ministère extraordinaire dans ce domaine. Les écrits de Francis Schaeffer sont, en français, à peu près tout ce que nous possédons en matière d'apologétique du côté évangélique. Il peut être utile, étant entendu que son don était de vulgariser et de simplifier. Cela signifie que, parfois, il emploie la hache là où il faudrait aller au scalpel... Quand un spécialiste d'une question lit ce que Francis Schaeffer en écrit, il a l'impression que Schaeffer caricature, et simplifie. C'est un éternel débat entre la nécessaire simplification à des fins vulgarisatrices, et la nuance qui rend justice à la complexité de la pensée des uns et des autres. Mais Francis Schaeffer a arrêté sur la voie du nihilisme et du suicide, sinon littéral, au moins intellectuel et spirituel, des centaines et des centaines de jeunes.

La scène française

Le philosophe Jean Brun se situe plutôt dans la lignée de Kierkegaard. Il y a quelque chose de paradoxal chez Kierkegaard (il ne faut pas craindre le paradoxe, en parlant de lui). D'un côté il prêche une foi qui s'engage contre toute raison : moins il y aura de preuves, plus la foi sera pure, il faut s'opposer à toutes les certitudes objectives. Mais ce qui a l'air du contraire de l'apologétique se retourne, en un sens, comme une apologétique ! Car Kierkegaard raisonne, c'est un homme prodigieusement intellectuel ! Il aboutit à recommander le christianisme à ses contemporains : c'est

pour qu'ils fassent le pas de la foi, qu'il développe sa pensée. Il fait l'éloge du christianisme par rapport à toutes les autres religions parce que le christianisme réclame, et lui seul ! la foi au paradoxe, à ce qui est scandaleux pour la raison. Il donne en quelque sorte une raison de croire : c'est que la foi est contre la raison. Certains ont observé ce caractère paradoxal, cette apologétique retournée, subtile. Chez Jean Brun, il y a de cela. Il peut vitupérer contre un simple usage de la logique, et tout le travail scientifique (surtout dans son ouvrage « L'homme et le langage », où tout le travail scientifique semble dévalorisé au profit d'une perception purement esthétique et intuitive). Mais lui aussi développe tout un discours, très travaillé, après avoir beaucoup lu et réfléchi. Mais Jean Brun est un philosophe, il connaît peu les théologiens. Il s'est rapproché des Évangéliques, et a fait cause commune avec nous, parce qu'il a perçu de sa manière très intuitive, le vide de la pensée qui prédomine autour de nous, ainsi que le vide et la corruption de la théologie libérale. Par réaction, et aimant sa Bible, il s'est rapproché de nous, et nous a offert un secours fort utile. Mais on ne peut pas le prendre comme un maître à penser qui enseignerait positivement comment construire une doctrine chrétienne ou une apologétique saine. Mais c'est un auteur qui a un maniement prodigieux du langage, qui sent des tas de choses, qui peut enchanter, et produire ainsi une modification d'optique chez ses lecteurs. Il est, par ailleurs, inclassable, très isolé sur la scène française.

Jacques Ellul, quant à lui, est de manière professée et ouverte, barthien, non évangélique au sens que nous donnons nous-mêmes au terme. Il n'accepte pas de reconnaître que l'Écriture est la Parole de Dieu, en tout temps, en toutes circonstances, que nous la comprenions ou que nous ne la comprenions pas, que donc tout ce qu'elle dit doit être pris en totale confiance, qu'elle ne peut ni nous tromper ni se tromper jamais. Non ! Il dira que l'Écriture est Parole de Dieu, mais ce n'est pas en elle-même : c'est quand Dieu nous parle par elle. Il pourra donc adopter une approche critique de la Bible : il est marqué par Karl Barth dont il a été très proche. Ellul est surtout très utile dans ses analyses des autres positions : c'est un critique prodigieusement agile, un « oeil de lynx » pour détecter toutes les failles. Il lui arrive de nous passer aussi, au crible de cette critique, et ce n'est pas toujours agréable. A d'autres moments, par contre, il se rapproche. Sa critique de certains théologiens oecuméniques, ou du marxisme, est d'une grande efficacité. Mais il aime beaucoup sa Bible, c'est ce qui l'empêche de déborder trop loin. Il est attaché à certaines vérités centrales : chez lui, la divinité de notre Seigneur Jésus n'est jamais mise en cause, il y tient ferme. Mais il tient aussi, fortement, à une position comme l'universalisme : il croit fermement que tous les hommes seront sauvés au bout du compte, ce que la Bible ne permet pas d'admettre.

La question de fond

Ayant fait ce survol historique, nous en venons à notre sujet. Quel est le problème ? Il semble qu'à S'APPUYER SUR LA RAISON POUR ESSAYER DE CONDUIRE LES HOMMES À LA FOI OU POUR LES Y CONFIRMER, OU QU'À RENONCER À UN TEL APPUI, ON SE HEURTE À DES DIFFICULTÉS EXTRÊMEMENT SÉRIEUSES. Dans l'une ou l'autre des deux options, on se trouve en butte à des questions très difficiles à résoudre.

difficultés à prendre appui sur la raison

Si l'on prend appui sur la raison, que l'on essaie de construire des arguments pour conduire à la foi, il semble alors que le danger soit très grand du rationalisme, où l'on soumet la Parole de Dieu à la pensée humaine. Si je m'appuie sur des raisons, ma raison ne devient-elle pas l'instance suprême pour juger de tout, y compris de la Révélation de Dieu ? C'est alors moi qui vais décider, en fonction de mon propre raisonnement, si je vais accepter ou non cette Révélation. Je me mets en position de juge. Est-ce tolérable ? Voilà sans doute le danger majeur qui apparaît si l'on se dit qu'il faut trouver des appuis rationnels pour conduire à la foi. L'histoire nous montre, le 18^e siècle en particulier, que bien des théologiens soucieux d'appuis rationnels ont été conduits à éliminer du christianisme ce qui heurtait leur raison.

Une autre difficulté est le rôle à reconnaître à l'Esprit saint. Quel rôle lui reste-t-il, si c'est par des arguments rationnels que l'on conduit des personnes à la foi ? Il semble alors que le Saint-Esprit n'ait plus de véritable mission pour faire passer de l'incroyance à la foi authentique. Certains redoutent

qu'un christianisme fondé sur la raison ne dépersonnalise leur rapport à Dieu, et n'aboutisse à quelque chose de purement cérébral. C'est l'être tout entier que libère en nous l'accès à la connaissance du Seigneur, avec ce qui n'est pas la raison : l'élan affectif, l'intuition, ce que nous sentons. Alors un christianisme purement rationnel, construit à l'aide d'arguments, cela ne joue pas ! Voilà une difficulté sérieuse lorsque l'on dit qu'il faut recourir à la raison.

Une autre difficulté est que ceux qui ont invoqué la raison sont arrivés à des conclusions très diverses, sinon antagonistes les unes par rapport aux autres. Au nom de la raison, n'a-t-on pas dit tout et son contraire ? N'a-t-on pas proposé toutes sortes de doctrines – chacun prétendant avoir la raison pour lui ? Mais le résultat est une cacophonie épouvantable. N'est-ce pas la preuve que la raison est ployable en tous sens, qu'on lui fait endosser ce que l'on veut, et qu'en réalité elle n'est pas un guide ?

difficultés à refuser la raison

Mais si l'on renonce à chercher un fondement rationnel pour la foi, à la manière kierkegaardienne, si l'on affirme que la foi est un engagement du cœur au-delà de ce que la raison peut juger, et parfois même contre la raison puisqu'il faut croire contre la vue, là aussi on rencontre des problèmes majeurs ! Le problème de la cacophonie est posé à nouveau, et de façon redoublée ! Car ce que les gens ont choisi au nom de ce qu'il sentaient, ou de leur intuition, ou de l'élan qui les portait, c'est plus encore que tout et son contraire ! Ce sont les deux contraires à la fois, des positions les plus abracadabrantes, des aberrations parfois les plus abominables, au nom de ce qu'ils ont ainsi « senti ».

Se pose aussi le problème de la responsabilité de l'acte de foi, et du même coup de la culpabilité du refus de s'engager dans la foi (c'est le même problème, sous deux faces différentes, mais qu'il faut bien décomposer). On nous appelle à choisir, nous sommes créés pour des actes dont nous devons assumer la responsabilité : mais s'il n'y a pas de raison à l'appui, c'est « au petit bonheur la chance » ! C'est selon ce qui nous plaît à l'instant, qui nous traverse l'esprit, ou selon une vague chaleur que nous ressentons... Cela ne permet pas de prendre une décision responsable ! Comment pourrions-nous « rendre compte » de l'espérance qui est en nous ? La responsabilité à laquelle nous sommes appelés, et qui appartient à notre qualité de créature en image de Dieu, semble impossible à sauvegarder s'il n'y a pas une raison à l'appui.

On peut dire, en tout cas, que s'il n'y a pas de raisons qui conduisent à l'acte de foi, il est impossible de reprocher à quelqu'un de ne pas faire le pas de la foi. Au nom de quoi pourrait-on reprocher de refuser de croire, ou de ne pas se sentir obligé de le faire ? Comment considérer que l'on se charge d'une certaine culpabilité en refusant de mettre sa foi en Jésus-Christ ? On ne le pourrait pas ! En fait, il semble bien qu'autour de nous, si l'apologétique a une telle mauvaise presse, et si l'idée qu'on ne peut faire valoir de raisons pour conduire à la foi connaît un tel succès, c'est justement parce qu'elle empêche de condamner ceux qui refusent de croire. Nos contemporains réagissent très fort à l'idée que l'incroyance serait coupable ou condamnable. Ils n'en veulent pas ! Ils veulent bien admettre qu'on leur propose la foi comme une option, comme le témoignage de ce que l'on a vécu, ils acceptent assez volontiers qu'on leur en parle, mais l'idée qu'ils pourraient être considérés comme coupables du fait de ne pas croire, cela les indignent ! Du coup, ils éliminent l'idée qu'il y aurait des raisons conduisant à la foi.

Le Nouveau Testament est très clair. On est « inexcusable » de ne pas rendre à Dieu la gloire qui lui est due. « O homme, qui que tu sois, tu es donc inexcusable ! » (Rm 2 :1) Dieu condamne comme un péché le refus de croire : « Le Saint-Esprit condamnera le monde de péché parce qu'il ne croit pas en moi. » (Jn 16 :9) ; « Celui qui ne croit pas en lui fait Dieu menteur » (1 Jn 5 :10). C'est un thème biblique important. Certes, il ne faut pas le brandir d'emblée lorsque l'on rencontre un incroyant ! Il nous faut tenir compte, dans l'amour que nous devons avoir pour lui, de sa difficulté à le comprendre. Mais si nous cherchons à réfléchir de manière rigoureuse, selon la Bible, au problème qui est posé devant nous, nous devons dire que pour la Bible la foi et l'incroyance ne sont pas deux options également libres, qui seraient laissées à l'homme, mais que l'homme est objectivement obligé, il est sous l'obligation de croire en son créateur et de lui rendre l'honneur qu'est l'acte de foi. Dieu s'atteste à lui, et si l'homme refuse de croire, il outrage son créateur. Cela fait partie de l'ensemble de ce que la

Bible évoque sous le nom de « péché ». S'il n'y a pas de raisons à mettre en rapport avec l'acte de foi, on ne peut pas faire valoir ce point de vue biblique.

repères

Des deux côtés, il y a des difficultés. Il n'est pas satisfaisant de vouloir prendre la voie du milieu. On ne résout rien lorsqu'on se contente d'un compromis avec deux morceaux de deux positions intenable l'une et l'autre. D'abord, de quel droit de le ferions-nous ? De quel droit dirions-nous : je prends telle moitié ici, telle moitié là, puisque les deux sont intenable ? On n'a pas pour autant établi que c'est la bonne solution ! Ensuite, subsiste le problème du dosage : qui va dire quel morceau d'une position, quel morceau de l'autre il est bon de prendre ? La simple idée de passer entre deux écueils, puisque nous avons vu qu'il y en a deux ne suffit pas. Il faut trouver, si possible, une position plus rigoureuse.

Essayons donc de progresser quelque peu. J'aimerais détailler ce qu'il faut dire, en fonction de l'enseignement biblique, de l'irrationalisme et du rationalisme, et suggérer une solution.

❶ Le premier point utile à rappeler est que les gens mêmes qui parlent contre la raison et contre les efforts de contrôle rationnel usent de leur raison pour le faire. Nous l'avons évoqué à propos de Kierkegaard. Mais c'est un fait général. Il n'y a pas d'autre possibilité : ou bien on se contente de crier, on se contente de la violence, et l'on assène que « c'est comme cela parce que je le dis, parce que je le veux, et c'est tout ! », ou bien on essaie de justifier sa position. Dès que l'on essaie de justifier, et que l'on ne se contente pas du cri, c'est à la raison que l'on recourt. Souvent, ceux qui parlent contre la raison se rendent la tâche facile, parce qu'ils ont de la raison une conception trop étriquée : c'est un type de logique qu'ils récusent, une façon de l'utiliser, un certain style peut-être. Mais c'est une vision trop étriquée : car raisonner, c'est essayer de justifier, et ceci par tous les moyens qui peuvent entraîner la conviction et conduire à dire : « Oui, cela tient, c'est solide, c'est cela. » Si vous faites observer à ceux qui prêchent contre la raison qu'ils se contredisent, cela les gêne quand même un peu. En effet, il est impossible de dérouler sa vie de manière quelque peu responsable sans chercher à le justifier par des relations nécessaires : « Je professe B, et pour le justifier, il me faut trouver un A qui soit en relation nécessaire avec B : si A donc B. Si donc j'ai trouvé A, je justifie B. » C'est ainsi que nous fonctionnons. Mais cela, c'est user de la raison ! Une raison qui n'est pas à distance des faits, qui se rapporte aux faits de l'expérience à mettre en oeuvre. Mais il y a une étude rationnelle des faits. Tout le monde, dans la gestion de sa vie quotidienne, use de la raison. Sinon, cela ne dure pas longtemps ! Mais de quel droit s'arrêter à un moment donné ? La réalité elle-même a une certaine unité, même dans sa diversité : il est tout à fait arbitraire de s'arrêter tout à coup. Certes, nous devons parfois assouplir le fonctionnement de notre raison, mais nous ne pouvons pas renoncer en principe au contrôle rationnel de nos actes et de nos pensées. Cela signifie simplement que nous ne nous contenterons pas d'un choix arbitraire, de la violence d'une passion qui tout à coup nous envahit, mais que nous essayerons de raccorder nos choix à des choses certaines.

Je ne vois pas comment obéir à l'autorité de l'Écriture sans utiliser la raison. Même Luther, qui a dit des choses très dures contre la raison – c'était un volcan ! – dit à la diète de Worms qu'il ne pourra changer de conviction que si on le lui démontre « par l'Écriture et des raisons certaines ». Il emploie le mot de « raisons » en ce moment si solennel. C'est vrai : on ne peut pas se contenter de simplement réciter un verset, il s'agit de savoir comment l'appliquer, d'en tirer les conséquences, et cela demande, nécessairement, un certain usage de la raison.

Il nous faut donc faire valoir, contre l'irrationalisme qui baigne une grande part de notre culture, le fait qu'on ne peut pas mener une vie responsable sans user de la raison, et qu'il est d'un arbitraire violent de tout à coup s'arrêter, en disant : « Jusque là, mais pas plus loin ! »

❷ Une deuxième considération, bien plus riche, est celle de l'exemple biblique. Si l'on examine de manière systématique ce que dit la Bible de l'intelligence ou de la raison, on se rend compte que, neuf fois sur dix, elle en parle favorablement. Elle en recommande un usage positif. Quelques passages sont critiques, dénonciateurs, mais c'est avec des qualifications dont il faut tenir compte. Ce n'est pas n'importe quelle raison, n'importe quelle intelligence, que Dieu taxe de « folie » : c'est l'intelligence

« des sages de ce siècle » ! Celle d'un monde qui est corrompu par le péché. Très souvent, les chrétiens évangéliques ont cru qu'il s'agissait simplement de l'intelligence ou de la raison comme telles qui se trouvaient exclues et condamnées. Mais en lisant bien ces passages, on se rend compte qu'il n'en est rien. Si l'on prend une concordance, et que l'on prend les textes, on s'aperçoit que très souvent la raison et l'intelligence sont citées de manière positive.

En particulier, nous voyons Jésus et les apôtres user de raisonnement, d'arguments rationnels. Mt 12 : 27 est un cas d'utilisation d'un schéma tout à fait rationnel chez Jésus, qui reproche une contradiction interne dans une thèse des pharisiens, lorsqu'ils disent qu'il chasse les démons par Belzéboul. Il leur reproche leur discours incohérent. Jésus a utilisé, à plusieurs reprises, l'argument a fortiori : « à plus forte raison » (Mt 7 :11). Nous retrouvons cela dans les épîtres. D'ailleurs le verbe « raisonner » est employé pour Paul ou Apollos, dans le livre des Actes. Paul utilise le raisonnement pour reprocher aux Galates de vouloir revenir à la loi : « Si la justice s'obtient par la loi, Christ est donc mort pour rien. » (Gal 2 :21) Le « donc » est ici un « donc » de raisonnement théologique serré. Du fait qu'il y a deux systèmes de justification possible, soit par l'observance de la loi, soit par Jésus-Christ qui prend tous les péchés et qui paie à notre place, du fait de cette alternative bien nette, celui qui recourt à l'obéissance de la loi pour être agréé de Dieu, du même coup considère, dans le principe, que la mort de Jésus n'aurait pas été nécessaire. S'il considère que le système A (la justification par la loi) aurait pu marcher, il considère que le système B n'est pas nécessaire : « Christ est mort pour rien. » Paul tire une ligne de conséquence de manière rationnelle. Celui qui refuserait l'idée même que la raison puisse ainsi conclure de manière rigoureuse couperait le nerf de la démonstration de l'apôtre, à cet endroit et ailleurs. Nous avons là des données qui s'opposent à l'irrationalisme courant.

La notion de « coeur », dans la Bible, correspond à celle d'intelligence, de manière prédominante, contrairement à ce que bien des lecteurs, même évangéliques, croient aujourd'hui.⁴

❸ Pourquoi cette grande vogue de l'irrationalisme dans notre culture, autour de nous, depuis le romantisme ? Pourquoi tant de gens sont-ils prêts à décrier la raison, alors que dans la vie quotidienne, ils doivent y recourir ? Il me semble qu'il y a deux causes principales.

La première est la fatigue qu'ils éprouvent, précisément, parce qu'ils se servent de leur raison tous les jours, pour leur travail, pour leur gestion quotidienne. Sans conteste, c'est une discipline. La discipline ne fait pas, en général, bondir de joie. On a l'impression d'un certain fardeau. Comme la société s'est énormément compliquée, a acquis une efficacité dans cette complication même, grâce au travail rationnel, le poids de la discipline rationnelle pour la vie de tous les jours s'est beaucoup accru. Pour le paysan d'autrefois, il était rationnel qu'il laboure et qu'il sème son champ, mais cela n'était pas trop compliqué. Mais les disciplines de la vie moderne sont devenues beaucoup plus astreignantes. Du coup, une réaction s'opère : fatigué de la raison, pour tout le reste, il y a une sorte d'explosion anti-rationnelle.

La deuxième raison, liée à la première, mais malgré tout distincte, est que l'homme moderne se veut « sans Dieu ni maître ». Il dit « Je ». Il s'affirme dans son individualité, il se prétend créateur - on parle souvent de la « créativité ». Il ne tolère pas l'idée d'un ordre qui lui soit imposé. En particulier pour ce qui compte le plus, pour ce qui est de son essence la plus intime. Il est obligé de se soumettre à des disciplines rationnelles pour la vie de tous les jours, mais il considère que c'est plus ou moins « l'extérieur » de sa vie. Mais pour ce qui est le propre de son existence, sa liberté intime, il ne veut pas subir une nécessité dont il ne soit pas lui-même le créateur. Il ne veut pas de choses qui lui soient en quelque sorte « prescrites ». Or la raison, si elle peut être très orgueilleuse - et même lorsqu'il y a orgueil - est bien un ordre qui s'impose à l'homme. « Si A donc B, je suis bien obligé de le reconnaître. » C'est contraire à la prétention d'idolâtrie du moi, où « Je » légifère sans qu'aucune loi ne se trouve au-dessus de moi. C'est foncièrement cette promotion du sujet humain, du « Je » humain qui

⁴ On se reportera à l'étude : « Le coeur fait le théologien », in Henri Blocher, La Bible au microscope (Edifac – Excelsis, 2006), pp.11-24.

se met sur le trône suprême, qui explique l'irrationalisme, le refus de la raison, qui est une discipline, et impose une soumission. Là réside le profond secret de l'irrationalisme contemporain.

Cela ne veut pas dire que nous allons, pour autant, verser dans le rationalisme, dans l'exaltation de « la raison pour la raison ». Il y a aussi, de ce côté là, bien des choses à dire. Elles feront l'objet de la prochaine étude.

Henri Blocher